

Douleurs d'exil

La salle de spectacle du Pax renouait récemment, comme elle le fait de temps à autre, avec son riche passé de cinéma.

C'est en association avec la Safire, Société des auteurs-réalisateurs de films indépendants en région Est qui ouvrait la saison du projet «Un film, un auteur» que Pascale Schieb, directrice de la maison avait choisi de le faire. Une trentaine de spectateurs étaient présents à ce premier rendez-vous de l'année pour accueillir Daniel Coche, réalisateur strasbourgeois et son film «Jours d'exil» réalisé en 2001.

Daniel Coche et Damien Fritsch de la Safire rappelaient en préambule l'importance de ces projections, à la rencontre des spectateurs : *«nous réalisons souvent nos films pour la télévision, qui nous permet de les produire, mais avec de plus en plus de difficultés et une diffusion aux horaires souvent tardifs... C'est pourquoi la rencontre avec le public est essentielle».*

La Safire diffusera tout au long de l'année six ou sept films de son catalogue dans plusieurs villes alsaciennes. Dont ce «Jours d'exil » au Pax, dont la directrice rappelait qu'il avait été choisi par un petit groupe d'acteurs et d'habitants du quartier: les parcours d'exilés qui s'y dessinent trouvant évidemment un fort écho à Bourtzwiller...

D'un tram à l'autre, c'est dans le tramway strasbourgeois que nous rencontrons les «héros» malgré eux de «Jours d'exil»: réfugiés srilankais, ukrainien, congolais ou rwandais, avec enfants ou sans, victimes pour certains d'exactions terribles dont le souvenir plombent les récits paradoxalement teintés de beaucoup de douceur... Comme le relèvera une spectatrice, la grande singularité du film de Daniel Coche réside dans le contraste violence-douceur qui s'y décline : violence du passé de ses hommes et femmes, douceur de leur attitude envers leurs enfants, douceur de leurs balades dans la beauté strasbourgeoise. A l'image de ce colosse tamoul dont l'épouse conte avec pudeur le calvaire enduré au Sri Lanka que l'on voit affairé auprès de ses deux garçons avec une infinie douceur. Les larmes affleurent souvent, lorsque Igor et les autres confessent leur impossibilité à oublier, leur culpabilité d'être en vie alors que d'autres sont morts là bas...

Cinq ans plus tard, ils sont enfin français

Dans le débat passionnant qui suivra on apprendra avec joie que chacun des protagonistes du film a aujourd'hui obtenu la nationalité française, après de longues attentes. Et sont tous inscrits sur les listes électorales !

Daniel Coche, resté en contact avec plusieurs d'entre eux, interrogé sur l'origine de son envie de suivre ces réfugiés évoque «Shoah» de Lanzman : *«cette oeuvre a changé ma vision de la guerre... Sans le savoir nous côtoyons des gens qui ont vécu l'horreur, des gens qui viennent des pays en guerre ; on passe à côté d'eux sans le savoir».*

Dans la salle, après l'émotion vient la colère : colère contre des autorités qui se préoccupent davantage de lutter contre l'immigration clandestine que de secourir des victimes en fuite : *«on oublie le droit d'asile».* En cause aussi, les médias, télénotamment, qui «trient» les conflits : Irak ou Liban surmédiatisés pour Tchétchénie ou Darfour oubliés...

Mais en écho à l'espoir qui sourd, malgré tout, de son film, Daniel Coche évoque la mobilisation récente dans un lycée strasbourgeois pour un étudiant tchétchène menacé d'expulsion... Une spectatrice conclut en soulignant la beauté de la scène finale de «Jours d'exil» : un réfugié rwandais qui, sur un banc face au Rhin traduit en français un poème russe écrit par Igor l'ukrainien...